

de bois qui m'échappa des mains au moment où je me préparais à le mettre dans le poêle. Le coup fut bien douloureux, et le pied m'enfla aussitôt. Pensant que le mal ne serait pas de longue durée, je négligeai d'abord les soins. Obligée de me livrer journellement aux travaux de la couture pour gagner ma vie, je continuai de travailler quoique bien péniblement. J'allais et venais dans ma maison en m'appuyant la jambe sur une chaise. Les dimanches et fêtes je me voyais obligée de garder la maison, incapable d'assister aux offices de l'église. Je languissais et je souffrais.

Ne voyant surgir aucune amélioration, je pris le parti de laver mon pied malade avec de l'eau froide. Ces lotions diminuèrent un peu la douleur, mais l'enflure continua de subsister, et je ne pouvais m'appuyer sur mon pied pour marcher.

Au bout de seize mois, en septembre dernier, je me dis à moi-même : " Pourquoi ne ferais-je pas comme tant d'autres, pourquoi ne m'adresserais-je pas à la Bonne Ste Anne ? " D'après le récit des nombreuses guérisons que je lisais dans chaque numéro des " Annales ", je m'étais persuadée que j'obtiendrais la mienne. Je pris aussitôt la résolution de faire un pèlerinage à Ste Anne de Beaupré. Mes parents et mes amis d'ici et de Québec, surpris de ma résolution, ne s'attendaient pas à me voir revenir guérie.

Le 16 septembre dernier (1881) j'étais au sanctuaire vénéré de la Bonne Sainte-Anne ; je la priaï avec toute la foi et la confiance dont je suis capable. Après la sainte communion je